Document generated on 08/13/2025 7:33 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Une voi(x)e de belle-mer

Ah, l'amour l'amour de Noël Audet

Noël Audet, *Ah, l'amour l'amour*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1981, 192 p.

Gabrielle Poulin

Number 26, Summer 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39587ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poulin, G. (1982). Review of [Une voi(x)e de belle-mer : *Ah, l'amour l'amour* de Noël Audet / Noël Audet, *Ah, l'amour l'amour*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1981, 192 p.] *Lettres québécoises*, (26), 19–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

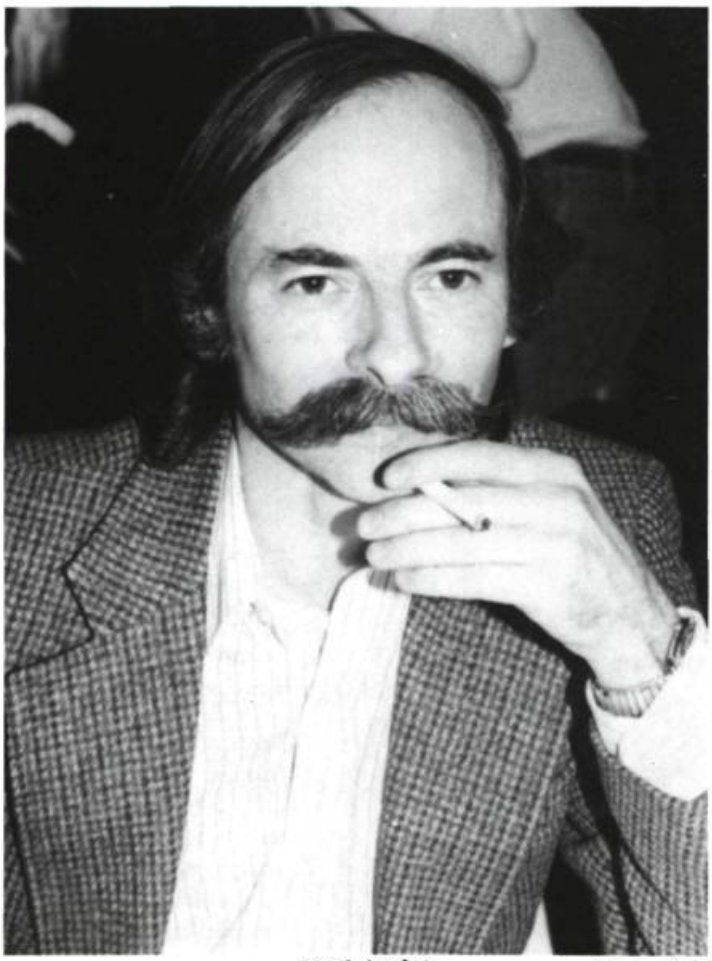
par Gabrielle Poulin

Une voi(x)e de belle-mer

Ah, l'amour l'amour

de Noël Audet

Le deuxième roman de Noël Audet[1] porte la dédicace « Pour Élisa ». Élisa ? N'était-ce pas aussi une Élisa que Breton invoquait dans les pages les plus lyriques d'*Arcane 17 ?* « Dans le rêve d'Élisa, écrivait Breton au début de son récit, cette vieille gitane qui voulait m'embrasser et que je fuyais, mais c'était l'île Bonaventure, un des plus grands sanctuaires d'oiseaux de mer qui soient au monde[2]. » André Breton, chacun le sait, a voyagé avec son Élisa sur la côte de la Gaspésie[3] en 1944 et c'est à Percé qu'il a écrit *Arcane 17*.



Noël Audet **Photo : Athé**

Noël Audet, lui, est Gaspésien d'origine. Qu'il écrive un roman dont le cadre est constitué par sa Gaspésie natale n'a donc rien d'étonnant. Déjà, en 1980, il publiait un récit savoureux et attachant, intitulé *Quand la voile faseille*[4], qui raconte la vie réelle et inventée de certains Gaspésiens.

Contrairement à celle d'André Breton toutefois, l'Élisa de Noël Audet n'accompagnera pas le narrateur dans son roman-périple autour de la Gaspésie, même si celui-ci s'appelle André, du nom de son ancêtre André Loubert — comme il prend soin de le préciser —, « le capitaine au long cours », qui a souvent mouillé dans la baie de Gaspé. La femme qu'il accompagne et qu'il poursuit porte le nom de cette reine à la beauté romantique, morte tragiquement à l'âge de trente ans, dont toute une génération, ici et ailleurs, a rêvé : Astrid.

La rencontre d'Astrid et d'André ne présente certes pas le caractère surréaliste de celle d'Élisa et d'André Breton : « Tu sais bien qu'en te voyant la première fois, c'est sans la moindre hésitation que je t'ai reconnue[5]. » « C'est à Rivière-du-Loup, écrit le narrateur de *Ah, l'amour l'amour*, que tout a commencé, comme on écarte les parois d'ombre d'un cauchemar en bêlant pour reprendre son souffle, à moins que ce ne soit plutôt comme on plonge à la mer, du bout du quai, sans savoir si l'eau a suffisante profondeur. » (11)

Ni surréaliste ni romantique non plus le premier contact des deux jeunes gens qui voyagent sur le pouce. Astrid a dit simplement : « On pourrait faire un bout de chemin ensemble ! » Lui n'a pas réfléchi longtemps, il a dit : « Oui Oui ! » tout de suite. « Parce qu'en stop, sur le pouce comme ça, elle ne pouvait pas me nuire. Surtout qu'elle était belle *ad libitum*, je veux dire à l'infini. » (11) Oui Oui, tout de suite André est attiré par Astrid. Tout de suite aussi le quiproquo s'installe dans le récit avec cette traduction cavalière du « ad libitum ». Un quiproquo bien anodin d'abord, léger même, dont le lecteur rit tout bas, comme d'un bon mot, avec le narrateur, à l'insu de l'innocente Astrid. Mais à mesure que les deux jeunes gens se laissent conduire sur cette route nommée désir, le quiproquo s'étend : il pervertit jusqu'aux noms des lieux où les jeunes gens dressent leurs tentes. Astrid adore les légendes, n'est-ce pas ? André connaît toutes celles qu'on se racontait jadis à la veillée, de Rivière-du-Loup « où les petites fraises rouges [. . .] vibrent à travers les feuilles et s'enfuient quand la main s'approche » (11), jusqu'à la falaise de Miguasha, « le rocher qui est rouge », où les fossiles vous tombent dans la main, pour ainsi dire, « où on les cueillait comme des fraises » (173). Certes, Astrid, la petite fille d'Outremont, ne pouvait rêver d'un guide mieux renseigné que ce fils de pêcheur pour son expédition touristique. Quant au fils de pêcheur, il ne s'attendait pas à trouver une si belle sirène dans ses filets.

Ah, la mer la mer

Quand on fait le tour de la Gaspésie, l'on peut s'attendre à devoir tenir compte, à chaque heure du jour et de la nuit, de cette grande charmeuse qu'est la mer. Dès le premier contact, Astrid est charmée. Entre la mer et elle s'établit une sorte de complicité. La grande mer bougonne et froide se fait accueillante pour bercer cette petite citadine qui semble faire corps avec elle. Le corps luisant d'Astrid glisse voluptueusement entre deux vagues ; le corps éblouissant de la mer enveloppe pudiquement les formes séduisantes d'Astrid et les dérobe, comme à plaisir, à l'oeil avide de son compagnon. Même le rôle de protecteur que celui-ci s'attendait à devoir jouer auprès de sa fragile compagne lui est ravi par cette mer possessive. Les deux seules fois d'ailleurs où Astrid se blesse, c'est quand ils se sont éloignés de la côte. Alors, en toute impunité, le dos à l'oeil ombrageux de la mer, André peut se porter au secours de sa compagne et tenter, timidement, d'apprivoiser ce corps sensible, presque douloureux, à ses caresses. Mais même alors, il ne peut échapper à la réprobation tapageuse de la belle-mer qui voit tout, qui entend tout, qui sait tout : « Je t'aurai au détour, fils de pêcheur. »

Le futur mari d'Astrid croit pouvoir se moquer des prédictions de la sibylle. Il est jeune, fort, intelligent. La présence continuelle à ses côtés d'une jeune femme à la « beauté affolante » lui a fait prendre conscience des pouvoirs de sa virilité. Non, ce n'est pas de ce côté que se tapit l'équivoque. André sent très bien ce qu'il veut. Aussi s'amuse-t-il à ce jeu de poursuite qui ressemble à un chassé-croisé. La compagne de route est devenue une proie convoitée de plus en plus fébrilement. La mer, qui est la grande dévoreuse séculaire, essaie de prévenir Astrid. Mais Astrid est trop perdue dans sa fuite contemplative pour entendre la voix de l'expérience :

Tatati
tatata
au panier
deux mille fois
plongeras
et le doigt
li laisseras . . . (86)

André entend cette voix de la mer ou du destin. Il essaie de la faire taire en l'injuriant tout bas. Mais la mer, tout au long du voyage, scande la fuite et la poursuite et prend le temps de tourner sept fois sa langue pour préparer son dernier mot.

L'autre complice

Ce n'est pas anticiper ni dénouer prématurément le noeud de ce roman que de révéler l'échec du mariage d'André et d'Astrid. Dès le début de son récit, à la page treize plus précisément, le narrateur, seul avec son chat près du feu qu'il vient de rallumer, confesse qu'il lui en coûte de se raconter à lui-même sa propre histoire, pour la première fois. Des dix années qu'il a vécu avec Astrid, il ne lui reste que Chénier, ce matou dévergondé, qu'Astrid aurait bien voulu voir castré quand il n'était encore qu'un chaton, mais auquel elle s'est attachée petit à petit. Chénier aussi s'est épris de sa belle maîtresse. Maintenant que la séparation est consommée, qu'Astrid est partie avec l'âme-soeur — cela aussi la mer l'avait prédit :

Un temps viendra, crac
qui n'est pas venu
où le phallocrate
jusque dans sa rue
sera supplanté
par le doux pédé
Et j'm'en tape la rate. (146)

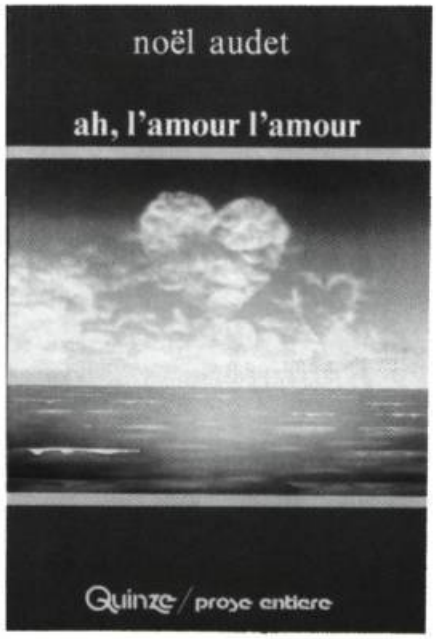
— maintenant qu'il est seul avec celui qui l'a autrefois sauvé de l'humiliation suprême, Chénier boude. Mais, comme celle de la mer, sa mauvaise humeur est équivoque. Les chats, après tout, s'attachent davantage aux lieux qu'ils habitent qu'à la main qui les nourrit. Son maître ne se prépare-t-il pas à laisser de nouveau envahir le territoire qu'ils occupent tous les deux par une intruse qui, lorsqu'elle arrive à l'improviste, de plus en plus souvent, bouscule tout sur son passage ? Les chats, qui s'y entendent si bien en poursuite patiente, en contemplation, en feintes de toutes sortes, n'apprécient guère les proies trop faciles. Peuh ! Qu'est-ce que c'est que ces amours au grand jour ? Qui est-elle cette Liana, qui semble avoir oublié l'instinct de passivité séculaire de sa race,

[Un jour viendra, mac,
— il est déjà venu —
où la clitoricrate
dans sa beauté nue
saura harceler
sa gente moitié
et tu auras ta claque.]

et qui pis est a jeté un sort au maître de céans qui laisse tomber une à une ses traditionnelles prérogatives ?

Quant aux feuilles blanches sur lesquelles le maître se penche et s'épanche, Chénier n'en a cure. Ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est cet instrument à pointe noire qui va et qui vient, d'une marge à l'autre, de la mer à la montagne à la forêt, à la poursuite d'une ombre qui joue le jeu de la proie.

Chénier lui-même s'y tromperait. Mais l'espace ici est bien restreint. Les mots eux-mêmes sont forcés de compter avec leur ombre comme chats qui courent après leur propre queue. Sur la feuille blanche, la voix de la mer se juxtapose à celle du chat, le passé se mêle au présent. Liana, toujours elle, s'enroule autour de la main du narrateur et, insensiblement, la détache de l'autre main qui le tient encore. André prendrait-il si commodément ses distances avec son premier amour si Liana n'était si complètement différente d'Astrid ? Chénier boude. Il ne doit pas apprécier beaucoup que, ici et là, les mots vivants et imprévisibles qu'il a tant de plaisir à débusquer se figent tout à coup, que les ombres qu'ils entraînaient avec eux se durcissent. Astrid. Liana. La thèse et l'antithèse. Chénier a l'ouïe très fine : il perçoit, dans l'éloge à la femme nouvelle, la fêlure d'un discours qui sonne creux. Pourtant la voix de son maître est si belle et si vraie quand elle raconte des légendes pour l'oreille rose d'Astrid, quand elle se fait douce comme caresse dans les cheveux électrisants d'Astrid. À vrai dire, Chénier a adoré, sans le laisser voir bien sûr, ce long voyage tout en fantaisies et en zigzags que son maître a refait en sa compagnie. Il s'est amusé à poursuivre avec lui l'image frémissante d'une Astrid, toujours offerte et toujours refusée — ah, la mer la mer « toujours recommencée » ! — énigmatique, soit ! mais tellement plus réelle à ses yeux que cette Liana tout d'une pièce : « Liana est un ouragan qui passe, mais un ouragan qui dit : Regarde-moi passer, je souffle posément et j'emporte tout sans rien casser. » (178) Non, Chénier n'aime pas l'éloquence, les allégories, les symboles, ni les femmes parfaites — mais qu'est-ce que la perfection ? — qui sont à leur façon des symboles et menacent, quand elles s'installent dans l'espace romanesque, de figer le réel et de faire verser le roman du côté du plaidoyer. « La mer rit toujours de façon vulgaire. Ça ne s'arrange pas avec l'usure des côtes [. . .] Mais Liana rit dans sa bouche, tout près des dents, par petites explosions sèches comme le bruit du wood-block dans l'orchestre. » (178) Chénier, lui, aime mieux le rire commun de la mer et le rire silencieux de son maître. Le rire des quiproquos qui poursuivait Astrid jusque dans son



sommeil, un rire qui ressemble au hurlement des bêtes féroces à Rivière-du-Loup, à moins que ce ne soit au cri de la chouette . . . Chénier n'est pas sûr qu'Astrid rirait, elle, s'il lui était donné de lire par-dessus l'épaule d'André les pages équivoques qu'ont inspirées au romancier les heures de poursuite et le rapprochement inespéré de Cap-Chat, dans lesquelles le quiproquo confond l'image de la femme avec celle d'une quelconque chatte.

Tes yeux sont tendres, mais ils sont durs aussi. Je me sens traversée, détruite par toi. Tu ne me regardes pas comme je suis, tu me possèdes et me dévores. Je dois me défendre. (26)

Il faut que Chénier en prenne son parti, pourtant, que ses yeux s'habituent à la distance comme à l'obscurité. Qu'il mette un peu en veilleuse sa mémoire de chat. Les romanciers d'aujourd'hui sont ainsi faits, Chénier, qu'ils s'amusent eux aussi, dirait-on à mêler les fils de l'écheveau.

— Par instinct ?

— Non non, en toute lucidité.

— Par cynisme alors ?

— Pas davantage. Ils cherchent le ton juste, vois-tu ? La nuance exacte. Il leur faut tous les fils dans la main, en même temps, pour composer le dessin de leur histoire. Cesse ta bouderie, Chénier. Regarde comme sous la caresse d'une écriture chaleureuse et incisive, mesurée même dans ses emportements, harmonieuse et imprévisible, retenue mais combien efficace, cette Astrid reste belle tout au long de son périple au bord de la mer ; comme les anses, les caps, les rochers et les îles resplendissent sur son passage et comme les légendes redeviennent vivantes, envoûtantes et fécondes quand c'est à elle qu'elles sont racontées. Menaçantes aussi, bien sûr. Mais c'est la vie, Chénier. La vie ? La mer ? L'amour ? La mort ? Chénier, m'entends-tu ?

Où es-tu passé, Chénier ?

1. Noël Audet, *Ah, l'amour l'amour*, coll. « Prose entière », Montréal, Quinze, 1981, 192 p.
2. André Breton, *Arcane 17*, coll. « 10/18 », Paris, Union générale d'éditions, 1965, 183 p.
3. Suzanne Lamy, *André Breton : hermétisme et poésie dans « Arcane 17 »*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, p. 12-15.
4. Noël Audet, *Quand la voile faseille*, récit(s), coll. « L'Arbre », Montréal, HMH, 1980, 313 p.
5. *Arcane 17*, p. 23.